

XYZ. La revue de la nouvelle



Le ticket bleu

Jean-Pierre Lacroix

Numéro 33, printemps 1993

Belgique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacroix, J.-P. (1993). Le ticket bleu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (33), 30–32.

LE TICKET BLEU

JEAN-PIERRE LACROIX

J'étais arrivé à ce stade de l'existence où notre promenade quotidienne à elle seule, représentait plus que tout le reste. Quelles que fussent les saisons et leurs rigueurs climatiques, nous vivions cette balade vespérale comme un rite sacro-saint pour lequel ni Igor, ni moi-même n'aurions rien donné en échange. Nous sortions et le grand parc nous accueillait dans ses couleurs de carte postale un peu passées, nous retranchant de l'air du temps. La quiétude qui y régnait nous était devenue aussi indispensable qu'une drogue. La grille franchie, la ville et son cortège d'agitations faisaient soudain place à une oasis où je retrouvais la douceur des jardins de mon enfance. Les évidences les plus sombres s'effaçaient au profit d'instantanés qui se gravaient dans la vie comme des petits morceaux d'éternités. On y respirait un parfum d'immuabilité. Le parc était là. Il avait toujours été là. Tout autour de lui le monde ne cesserait jamais de changer, mais dans mille ans, lui serait identique. Les mêmes petits bosquets, les mêmes statues, les mêmes entrelacs de sentiers tracés une fois pour toutes avec la certitude des itinéraires qui ne mènent nulle part.

Tout redevenait simple.

Je retrouvais mon banc et Igor libéré se détendait avec la force d'un ressort, la truffe au ras des herbes folles. Il parcourait son univers de senteurs fortes, levant la patte avec application, pipi par ci, pipi par là. Parfois il se figeait, collé sur le décor, transformé en instantané photographique. Il relevait alors la tête, puis, son museau commençait une lente oscillation vers le ciel, humant de mystérieux messages pris à la dérive du vent.

Il me jetait un bref coup d'œil, s'assurant que j'étais fidèle à mon poste, ou peut-être pour m'interpeller sur la fierté de son allure.

Un bref: allez Igor! Et rassuré, il repiquait une pointe. Le jour déclinait avec la lenteur d'une fleur qui fane.

Mon regard errait sur les traces du chien, découvrant à sa suite la certitude d'un monde clos.

Je m'arrêtais sur un groupe d'enfants qui se disputaient une balle. Les choses étaient si faciles quand j'avais cet âge. Il n'y avait rien à dire et le mensonge n'existait pas. Seulement les berceuses et le temps devant soi pour grandir. Un peu plus loin, un couple remontait l'allée en se tenant par la taille et passait à la hauteur d'une vieille femme qui jetait des graines à trois pigeons.

Les minutes s'écoulaient goutte à goutte en faisant dans ma tête de grandes taches de silence.

Faisais-je partie de la scène, étais-je un acteur parmi d'autres ou seulement un spectateur privilégié, extérieur à tout événement, incapable de le comprendre parce qu'incapable d'agir sur lui? Pouvais-je me convaincre que mon seul regard imposait au monde une variation sur un thème connu, et de qui? Jusqu'où allait la distorsion infligée au cours des choses par la seule vertu de ma présence?

Il n'y a pas d'événement, il n'y a que des effets.

Tout au fond du parc, le clocher de la petite chapelle sonne cinq heures. Il faut songer à rentrer.

Je me suis mis debout pour me diriger vers les étangs qui bordent la sortie. Igor ne m'a pas suivi. Il est resté planté au pied d'un grand arbre. Il m'a fixé de ses prunelles sombres puis m'a lancé un bref aboiement, me forçant à revenir sur mes pas pour découvrir la cause de son trouble. De son gros nez, Igor m'a désigné un portefeuille perdu là au milieu des buissons. Je suis retourné m'asseoir sur le banc avec ma trouvaille. J'ai ouvert le mince étui de cuir brun et dans l'espoir d'identifier son propriétaire, j'ai entrepris d'en vider le contenu pièce par pièce.

Rien de bien significatif: une clef, un peu d'argent, un trèfle à quatre feuilles séché sur une photo jaunie où l'on voyait, de dos, un vieillard et un petit garçon, main dans la main, s'éloignant sur un pont désert, un ticket de métro, en carton bleu, tout propre et tout neuf.

Dans une pochette latérale, une enveloppe craquelée par les années, garnie d'un vieux timbre collé de travers et d'une adresse illisible.

J'en ai sorti un feuillet, fragile et cassant comme un papyrus.

Avec d'infinies précautions, j'ai déplié la feuille.

Sur le coin droit, tracée maladroitement à l'encre noire, une date: le vingt-sept septembre. J'ai souri en pensant que c'était la date de ce jour...

Dessiné au milieu, un cadran d'horloge. Les aiguilles indiquent cinq heures et quart. À cet instant, j'ai porté machinalement mon regard sur ma montre: il était cinq heures et quart.

Dès ce moment, je n'ai plus douté que le petit garçon sur la photo n'était autre moi, quant au vieillard qui lui tenait la main, il ressemblait étrangement à l'homme que j'étais à présent.

Igor m'a regardé sans comprendre avec des yeux d'enfant puni. J'ai passé la main dans sa fourrure, puis il l'a léchée en gémissant.

— Brave Igor, brave... assis! Assis et attends!

Je me suis levé et je suis sorti du parc.

Ultime passager du jour finissant, au guichet du métro, je paie ma place avec le ticket bleu du portefeuille.

Le convoi s'ébranle et s'enfonce dans les entrailles de la terre. Il roule de plus en plus vite. Le fracas des bogies empêche toute tentative de protestation.

Je consulte encore ma montre: elle indique toujours cinq heures et quart.

Elle a dû s'arrêter.

XYZ

ENTRE LE 24 AVRIL ET LE 1^{ER} MAI 1993,

NE MANQUEZ PAS

LE FESTIVAL NATIONAL DU LIVRE.

POUR INFORMATIONS:

GINETTE BEAULIEU (514) 282-9962